

chacun se demande : " Jusqu'où faut-il aller ? Est-ce que cela vaut la peine de risquer ma vie ? celle de ma femme et de mes enfants ? " Un grand nombre alors se retirent, d'autres prennent leur parti, et tout semble tranquille. Si tu connaissais le bord de la mer, je t'expliquerais mieux la chose. J'ai vu cela de ma prison, au fort Saint-Michel, vers le temps de la pleine lune. Tout a l'air paisible sur le rivage. La mer s'enfle en haut ; elle s'approche comme une seule vague, et d'un coup tout monte avec fracas, de vingt, trente et quarante pieds : c'est le flot !

" Plus tard tout s'affaisse encore une fois.

" En profitant du flot, on peut s'avancer bien loin dans les terres, et par le reflux on peut reculer d'autant. Voilà l'histoire des hommes, la vraie cause des révolutions, des grands progrès et des grandes recules. Quand le flot pousse, rien ne peut l'arrêter ; quand il recule, il faut jeter l'ancre où l'on est, pour attendre un nouveau flot.

" Ceux qui sont à la tête des gouvernements, s'ils ont un grain de bon sens, s'ils ne sont pas gonflés d'orgueil, s'ils méritent la confiance que le pays leur accorde, doivent sentir le flot qui vient, ils doivent le laisser passer : c'est un progrès naturel comme l'adjonction des capacités. S'ils lui résistent, s'ils veulent le briser à coup de canon, cela peut devenir le déluge.

" La bêtise humaine est cause de ces malheurs. Nous avons eu dans ce temps notre premier flot en 89 ; la résistance des Allemands, des Anglais, et des aristocrates de tous les pays en a fait 93. Et le flot, après avoir tout surmonté, s'est répandu jusqu'au fond de la Russie, Il s'est retiré en 1814. Il est revenu en 1830. Il revient... il reviendra toujours ! Il a toujours existé : mais les hommes, encore dans l'ignorance, ne l'ont pas compris ; ils ont voulu se mettre contre, ils n'ont pas vu que c'était nécessaire et forcé, comme le retour du soleil et la marche des saisons. Maintenant ce sera plus clair, espérons-le ; les égoïstes seuls et les orgueilleux se feront noyer, en allant contre le flot qui monte."

Quand le vieux Perrignon m'expliquait ces choses, je voyais qu'il réfléchissait pour lui-même : ses grosses joues se plissaient, il serrait les lèvres et toussait tous bas en répétant :

" Ça marchera ! "

Tous les jours je l'accompagnais, mais au lieu d'aller directement rue Clovis, comme autrefois, nous prenions d'abord le chemin de l'Odéon par la rue Racine, et nous passions sous les arcades. Il achetait l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, et me disait :

" Quand j'aurai tous les cahiers, je les ferai relier et je te les prêterai ! Ce que j'en ai déjà lu me plaît ; c'est juste, c'est beau, c'est grand. Chacun y trouve son compte, les républicains comme les autres. Lamartine, malgré ces professeurs qui se figurent être des génies à force d'orgueil et d'insolence, a plus de clarté et de bon sens qu'eux tous, parce qu'il a plus de cœur. On disait de lui : " C'est un poète ! " Oui, c'est un poète, il voit plutôt la grandeur de l'homme que sa bassesse ; mais c'est le défaut de tous ceux qui voient de haut et de loin, ce n'est pas le défaut des fourmis. Cet homme comprend la liberté. Si le flot arrive, c'est lui qui devra tenir le gouvernail et jeter l'ancre au reflux. Dieu veuille que le peuple comprenne ses intérêts ! "

Ces paroles me donnaient confiance ; et ce n'est pas seulement moi, ce n'est pas M. Perrignon et quelques autres qui se reposaient sur Lamartine, c'étaient presque tous les ouvriers. Un bien petit nombre parlaient de Louis Blanc, de Cabet et de Raspail, que tous reconnaissaient, pour de vrais républicains, mais qui n'avait pas encore dit tout ce qu'ils voulaient. Un seul livre de Louis Blanc, sur l'égalité des salaires, faisait réfléchir les fainéants qu'on pouvait tout avoir sans rien gagner ; les bons travailleurs n'en voulaient pas. C'est ce qui me revient à la minute.

Oui, le père Perrignon parlait de ce livre comme de la plus dangereuse folie du monde. Il m'a répété souvent :

" Ce livre semble dire aux ouvriers : " Echinez-vous ! les fainéants auront le plaisir de manger votre gain ; ce sera votre réjouissance."

Enfin, il faut que j'arrive à la révolution. Si je n'ai pas été partout, au moins ce que j'ai vu, j'en suis sûr ; voilà le principal.

Depuis trois ou quatre jours, on disait : " Nous aurons le banquet " Ensuite : " Nous ne l'aurons pas, le préfet de police s'y oppose. " Ensuite : " On l'aura tout de même ; Odilon Barrot est à la tête. " Ensuite : " Odilon Barrot renonce ! " etc., etc.

Finalement, le 21 février, vers neuf heures du matin, nous étions à l'ouvrage, lorsqu'un vieux à barbe grise, pâle, le nez long, les sourcils blancs, le chapeau à larges bords penché sur la nuque, une grosse cravate de laine roulée autour du cou, et la figure assez respectable, entra dans notre atelier en demandant :

" Monsieur Braconneau ?

— Il n'y est pas ; c'est moi qui le remplace, répondit le père Perrignon.

— Eh bien ! vous le prévendez que le banquet aura lieu demain aux Champs-Élysées, dit cet homme, en nous regardant avec ses yeux gris très vifs. C'est en tenue de garde national qu'il doit venir, et sans armes.

— Alors, nous autres qui ne sommes pas de la garde nationale, on nous laisse dehors ? dit M. Perrignon.

— Au contraire... au contraire... venez tous ! Plus il viendra de monde, mieux ça vaudra, répondit cet homme en souriant et clignant de l'œil. C'est une protestation, une protestation pacifique, bien entendu. Pas d'armes... beaucoup d'uniformes de gardes nationaux... Beaucoup de monde... c'est ce qu'il faut."

Et regardant le père Perrignon, il ajouta :

" Vous êtes un ancien, vous devez me comprendre ?

— Oui, et nous sommes d'accord.

— Ah ! tant mieux ! Vous vous appelez ?

— Perrignon.

— Hé ! parbleu ! moi je suis Delaroché ; nous devons nous connaître... nous avons vu les mêmes pays."

Ils riaient.

Ce vieux avait mis la main sur l'épaule du père Perrignon.

Ils prirent une bonne prise, et Quentin demanda :

" C'est pour demain ?

— Demain, à dix heures, en route ! pour être là-bas vers onze heures. Mais je suis pressé, j'ai d'autres connaissances à voir, dit ce vieux. N'oubliez pas l'uniforme de M. Braconneau, c'est indispensable.

— Soyez tranquille, " répondit le père Perrignon en lui serrant la main.

Alors il sortit ; et comme chacun se croisait les bras, M. Perrignon tira sa grosse montre du gousset en s'écriant :

" Encore dix minutes avant d'aller prendre un bouillon."

Et l'on se remit à l'ouvrage, la tête pleine de ces choses,

Au bout de dix minutes, chacun passa sa veste, on sortit, on acheta son pain et l'on descendit ensemble au *caboulot*.

La nouvelle était partout. Madame Graindorge, ses gros bras croisés, riait comme une bienheureuse :

" Eh bien ! votre banquet, vous l'aurez à la fin, criait-elle : ce n'est pas malheureux, voilà bien assez de temps qu'on en parle."

Les journalistes et les peintres, dans leur chambre, parlaient de mettre de l'ordre dans la marche. Coubé disait :

" Lamartine, Thiers, Barrot viendront."

Montgaillard criait.

" Nous n'avons pas besoin d'eux ! "

Enfin les cris recommençaient au *caboulot*.

" Et qu'est-ce que dira M. Braconneau ? demanda Valsy.

(A suivre)